

The background of the cover is a dark, atmospheric scene. A central figure, a woman with a pale, skull-like face and glowing yellow eyes, stands with her arms outstretched. She wears a white shawl over a dark, form-fitting outfit. A sword is visible at her waist. Surrounding her are several human skeletons in various poses, some appearing to be in motion or falling. The background is a deep blue with crackling, lightning-like patterns and a bright, ethereal light source on the left side, creating a sense of mystery and horror.

**TAMSYN
MUIR**

**HARROW
LA NEUVIÈME**

LE TOMBEAU SCELLÉ 2

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Héritière de la Neuvième Maison, Harrowhark Nonagesimus était la dernière nécromancienne de sa planète. Désormais elle est Harrowhark la Première, Lycteur au service de l'Empereur des Neuf Maisons, le Roi Immortel, le Prince de la Mort, le Premier Nécrolord. Chargée de mener une guerre impossible à gagner, Harrow doit s'entraîner aux côtés d'une rivale honnie. Mais sa santé se détériore, son épée lui donne la nausée et même son esprit menace de la trahir. Enfermée dans les ténèbres gothiques du Mithraeum de l'Empereur avec trois Lycteurs hostiles, hantée par le fantôme d'une planète assassinée, Harrow doit faire face à deux épineuses questions : quelqu'un essaie-t-il de la tuer ? Et est-ce vraiment une mauvaise chose ?

Après avoir secoué le monde de la fantasy avec *Gideon la Neuvième*, récompensé du prix Locus du premier roman en 2020, Tamsyn Muir signe une suite haletante et magistralement déroutante.

HARROW LA NEUVIÈME

“Exofictions”

TAMSYN MUIR

Tamsyn Muir est néo-zélandaise. Elle vit à Oxford, au Royaume-Uni. Harrow la Neuvième est le deuxième volume de la tétralogie du Tombeau scellé.

Roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Stéphanie Lux

DE LA MÊME AUTRICE

GIDEON LA NEUVIÈME, Actes Sud, 2022.

Titre original :

Harrow the Ninth

Éditeur original :

Macmillan Publishing Group, LLC, New York

© Tamsyn Muir, 2020

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2023

pour la traduction française

Illustration de couverture : © Tommy Arnold, 2023

ISBN 978-2-330-17798-0

TAMSYN MUIR



HARROW LA NEUVIÈME

Le Tombeau scellé 2

roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

*pour Isa Yap,
qui a trop bien compris Harrow
et sans qui je ne serais pas qui je suis aujourd'hui*

et

pour pT

DRAMATIS PERSONÆ



L'Empereur des Neuf Maisons

"A. L.", sa garde du corps

Augustine le Premier

Alfred Quinque, son cavalier

PREMIER SAINT AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Mercymorn la Première

Cristabel Oct, sa cavalière

DEUXIÈME SAINTE AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

ORTUS le Premier

Pyrtha Dve, sa cavalière

TROISIÈME SAINT AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Cassiopeia la Première

Nigella Shodash, sa cavalière

QUATRIÈME SAINTE AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Cyrus le Premier

Valancy Trinit, sa cavalière

CINQUIÈME SAINT AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Ulysses le Premier

Titania Tetra, sa cavalière

SIXIÈME SAINT AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Cytherea la Première

Loveday Heptane, sa cavalière

SEPTIÈME SAINTE AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Anastasia la Première

Samael Novenary, son cavalier

Ianthe la Première

Naberius Tern, son cavalier

HUITIÈME SAINTE AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

Harrowhark la Première

~~Orion Harkness, son cavalier~~

NEUVIÈME SAINTE AU SERVICE DU ROI IMMORTEL

*Un pour l'Empereur, d'entre nous le premier,
Un pour ses Lycteur-es, par lui convoqué-es,
Un pour ses Saint-es, anciennement choisi-es,
Un pour ses Mains, et les épées saisies.*

*Deux pour la Discipline, malgré les coups du sort,
Trois pour l'Éclat de l'or, ou celui d'un sourire,
Quatre pour la Loyauté, tournée vers l'avenir,
Cinq pour la Tradition, les dettes envers les morts,
Six pour la Vérité, sans mots consolateurs,
Sept est pour la Beauté qui éclôt et qui meurt,
Huit est pour le Salut, et quel qu'en soit le prix,
Neuf est pour le Tombeau, et ce qui fut détruit.*

HARROW LA NEUVIÈME



PROLOGUE

La nuit précédant l'assassinat de l'Empereur

TA CABINE ÉTAIT DÉSORMAIS PLONGÉE dans une obscurité quasi totale, n'offrant aucune distraction au *boum – boum – boum* des corps se jetant les uns après les autres sur la masse qui s'agglutinait déjà sur la paroi de la station. On ne voyait rien (les stores étaient baissés), mais tu sentais l'horrible vibration, et tu entendais le grincement de la chitine sur le métal, le déchirement cataclysmique de l'acier par des griffes pourries.

Il faisait terriblement froid. Une mince couche de givre couvrait tes joues, tes cheveux, tes cils. Dans l'étouffante pénombre, ton souffle formait de petites volutes de vapeur grise. De temps en temps, tu poussais un cri, mais tu n'en avais plus honte. Tu comprenais la réaction de ton corps face à l'imminence du danger. Crier était loin d'être la pire des choses qui pouvait t'arriver.

Soudain, la voix de Dieu, parfaitement calme, se fit entendre dans l'interphone :

— Plus que dix minutes avant la brèche. Il nous reste une demi-heure de climatisation... après ça, vous allez travailler comme dans un four. Les portes resteront fermées jusqu'à égalisation de la pression. Essayez de garder votre température, tout le monde. Harrow : je laisserai ta porte fermée le plus longtemps possible.

Te relevant laborieusement, tes jupes claires entre les mains, tu avanças tant bien que mal jusqu'au bouton de l'interphone. Ne trouvant rien de particulièrement irréfutable ou d'intelligent à dire, tu protestas :

— Je suis assez grande pour m'occuper de moi toute seule.

— Harrowhark, nous allons avoir besoin de toi dans le Fleuve, et quand tu y seras, ta nécromancie n'aura aucun effet.

— Je suis une Lycteur, Seigneur. Je suis votre sainte. Je suis vos doigts, vos gestes. Je ne pensais pas que vous auriez besoin d'une Main qui se cache derrière une porte... dans une situation pareille.

Tu l'entendis soupirer, dans son lointain sanctuaire, dans les profondeurs du Mithraeum. Tu l'imaginais seul, dans un fauteuil rapiécé, se frottant la tempe droite avec le pouce, comme il le faisait si souvent. Il y eut un bref silence, puis il dit :

— Harrow, je t'en prie. Ne sois pas si pressée de mourir.

— Ne me sous-estimez pas, Professeur, répondis-tu. Je suis toujours en vie.

Tu rebroussas chemin, traversant les cercles concentriques de poudre d'os iliaque que tu avais tracés sur le sol, les couches de particules de fémurs. Te plaçant au centre, tu te mis à respirer profondément, inspirant par le nez, expirant par la bouche, comme on te l'avait appris. Le givre n'était déjà plus qu'une brume enveloppant ton visage et ta nuque, et tu avais chaud dans ton habit. Tu t'assis en tailleur, tes mains tristement posées sur tes cuisses. Le pommeau de la rapière cognait contre ta hanche comme un animal qui réclame à manger, et dans un brusque accès de colère, tu faillis bien la détacher de ta ceinture pour l'envoyer valser le plus loin possible... mais la crainte de te ridiculiser t'arrêta. La paroi de la station tremblait sous le poids de la bonne centaine d'Hérauts rassemblés à sa surface. Tu les imaginais rampant les uns sur les autres, bleus à l'ombre d'un astéroïde, jaunes dans la lumière de l'étoile la plus proche.

La porte de ta cabine s'ouvrit avec un soupir ancestral de vieux pistons hydrauliques. L'intruse ne déclencha aucun des pièges à dents que tu avais installés dans son cadre, ne fit réagir aucun des fragments d'os autorégénérants que tu avais déposés sur le seuil. Elle franchit la porte d'un bond de danseuse, ses jupes comme des toiles d'araignée relevées haut sur ses cuisses. Dans l'obscurité, sa rapière était noire, et les os de son bras droit luisaient d'un éclat doré. Tu te détournas d'elle, fermant les yeux pour ne pas la voir.

— Je pourrais te protéger, si tu me le demandais, déclara Ianthe la Première.

Une goutte de sueur tiède coulait le long de tes côtes.

— Je préférerais qu'on m'arrache les tendons un par un pour les déchiqueter sur mes os cassés, répondis-tu. Qu'on m'écorche vive et qu'on me jette dans un baril de sel. Qu'on me mette des gouttes de suc gastrique dans les yeux.

— Bon, j'entends un *peut-être*, répliqua Ianthe. Allez, aide-moi un peu. Ne fais pas ta timide.

— Arrête ton cinéma. Tu es venue ici pour veiller sur ton investissement.

— Je suis venue t'avertir, protesta Ianthe.

— M'avertir ? dis-tu, d'une voix glaciale. Tu es venue m'avertir *maintenant* ?

L'autre Lycteur s'approcha de toi. Tu ne rouvris pas les yeux. Tu t'étonnas de l'entendre franchir les couches régulières de poudre d'os, s'agenouiller sans hésiter sur le sinistre tapis qu'elle formait sous ses pieds. Tu n'avais jamais pu lire la thanergie d'Ianthe, mais l'obscurité semblait te donner un accès privilégié à sa peur. Tu sentais les poils dressés sur ses avant-bras, entendais son cœur humide et humain battre à tout rompre, ses omoplates rapprochées par ses épaules tendues. Tu sentais le mélange de sueur et de parfum (musc, rose, vétiver) émanant d'elle.

— Nonagesimus. Personne ne va venir te sauver. Ni Dieu. Ni Augustine. Personne.

Il n'y avait pas d'ironie dans sa voix, mais autre chose : de l'excitation peut-être, ou de la nervosité.

— Tu ne resteras pas en vie plus d'une demi-heure, reprit-elle. Tu es une cible facile. À moins qu'il n'y ait dans une de ces lettres quelque chose que j'ignore, tu n'as plus aucun tour dans ton sac.

— Je n'ai encore jamais été assassinée, et je n'ai pas l'intention que ça change.

— C'est fini pour toi, Nonagesimus. Terminus.

Tu rouvris les yeux, choquée, en sentant la jeune femme prendre ton menton entre ses mains, ses doigts brûlants comparés au contact froid de son métacarpe doré, et appuyer son

pouce charnu sur ta mâchoire. Un instant, tu te dis que tu étais en train d'halluciner, mais cette supposition fut vite chassée par la proximité froide d'Ianthe Tridentarius, à genoux devant toi, manifestement en train de te supplier. Ses cheveux pâles dessinaient un voile autour de son visage, et ses yeux volés, des yeux bleus parsemés d'éclats couleur agate te regardaient, mi-implorants, mi-condescendants.

Tes yeux plongés dans ceux du cavalier qu'elle avait assassiné, tu constatas une nouvelle fois, à contrecœur, combien Ianthe Tridentarius était belle.

— Retourne-toi. Harry, il suffit simplement que tu te retournes. Je sais ce que tu as fait, et je sais comment revenir en arrière, il suffit que tu me demandes de le faire. C'est aussi simple que ça. Mourir, c'est pour les nuls. Toi et moi, à l'apogée de nos pouvoirs, nous pourrions tailler en pièces ce Monstre de la Résurrection, sortir de tout ça saines et sauvées. Nous pourrions sauver la galaxie. Sauver l'Empereur. Tout le monde parlerait de nous, d'Ianthe et Harrowhark, en *pleurant de joie*. Le passé est mort, ils sont morts tous les deux, mais toi et moi, nous sommes vivantes. Et que sont-ils ? Que sont-ils, sinon deux cadavres de plus que nous traînons avec nous ?

Ianthe avait les lèvres rouges, gercées. Son visage était insistant. C'était donc plutôt de l'excitation que de la nervosité.

Tu compris vaguement qu'il s'agissait de la minute psychologie du dialogue.

— Va te faire foutre, répondis-tu.

Une véritable averse d'Hérauts s'abattait sur la station. Le visage d'Ianthe redevint ce masque blanc, moqueur. Elle lâcha ton menton, démêla ses doigts nerveux et ses affreuses phalanges dorées.

— Je ne pensais pas que c'était le bon moment pour un *dirty talk*, mais pourquoi pas. Étrangle-moi, *daddy*.

— *Dégage*.

— Tu as toujours considéré l'obstination comme une vertu cardinale, fit remarquer Ianthe, assez hors de propos. Tu aurais peut-être mieux fait de mourir dans la Maison de Canaan.

— Et toi, tu aurais mieux fait de tuer ta sœur. Tes yeux jurent avec ton visage.

La voix de l'Empereur, toujours aussi calme, retentit une nouvelle fois dans l'interphone.

— Plus que quatre minutes avant l'impact. Puis il ajouta, sur le ton du précepteur rappelant à l'ordre des élèves inattentives : Assurez-vous d'être à vos places, mesdemoiselles.

Ilanthe se détourna paisiblement. Elle se releva, effleura de ses doigts humains les murs de ta cabine, les panneaux de métal poli, les incrustations d'os, l'arche délicate.

— Bon, eh bien, j'aurais essayé, qu'on ne vienne pas me faire des reproches plus tard.

Sur ce, elle sortit dans le vestibule, tu entendis la porte se refermer derrière elle. Et tu te retrouvais profondément seule.

La chaleur s'intensifiait. La station devait être complètement étouffée sous une nuée de thorax et d'ailes, de mandibules et d'antennes, les coursiers morts d'un revenant de l'espace assoiffé de sang. Ton interphone se mit à grésiller, mais au bout de la ligne, il n'y avait que le silence. Le silence qui régnait dans les élégantes cursives du Mithraeum comme dans ton âme, un silence chaud, suintant. Lorsque tu criais, tu n'émettais aucun son, les muscles de ta gorge se crispaient silencieusement.

Tu repensas à cette enveloppe de papier pelure qui t'était adressée, marquée des mots : *À ouvrir si ta mort est imminente.*

La voix de l'Empereur retentit.

— Ils s'engouffrent dans la brèche. Pardonnez-moi... et faites-les souffrir, les enfants.

Quelque part dans la station, il y eut un bruit de plexi qui cède et de métal qu'on déforme. Tes genoux étaient en coton, et si tu n'avais pas déjà été assise, tu te serais effondrée. Tes doigts fermèrent tes paupières, et tu employas toutes tes forces à calmer tes spasmes, à rester immobile. L'obscurité devint encore plus sombre et froide tandis qu'un premier bouclier d'os autorégénérants se refermait sur toi comme un cocon (une décision absurde, puisqu'il se dissoudrait dès que tu toucherais l'eau), suivi d'un deuxième, et d'un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tu sois enfouie dans un nid aussi impénétrable qu'étouffant. Dans tout le Mithraeum, cinq paires d'yeux se refermèrent ainsi en même temps, dont la tienne.

Mais contrairement aux autres, tes yeux ne se rouvriraient jamais. Dans une demi-heure, peu importe ce qu'espérait Professeur, tu serais morte. Les Lycteur-es de l'Empereur Ressuscité commenceraient leur longue procession dans le Fleuve, jusqu'à la tanière du Monstre de la Résurrection (juste en dehors de l'orbite du Mithraeum, à moitié vivant, à moitié mort, une masse de vermine liminaire), et tu avancerais dans les eaux avec eux, en laissant derrière toi ta chair vulnérable.

— *Je prie pour que le Tombeau soit scellé pour l'éternité*, te mis-tu à réciter, d'une voix n'étant plus qu'un murmure étouffé. *Je prie pour que la pierre ne soit jamais écartée. Je prie pour que ce qui fut enseveli reste enseveli, imperturbable, en son repos éternel, l'œil fermé, le cerveau apaisé. Je prie pour que ce qui fut enseveli vive...* Ô cadavre du Tombeau Scellé, improvisas-tu. Bien-aimée défunte, écoute ta servante. Je t'ai aimée de tout mon cœur immonde et méprisable... Je t'ai aimée toi, et toi seule... Laisse-moi vivre assez longtemps pour mourir à tes pieds.

Sur ce, tu sombras pour te battre en enfer.

*

Mais l'enfer te recracha. Bon.

Au lieu de te réveiller dans l'espace thanergétique où seuls séjournent les morts et les saints nécromantiques qui les ont combattus, tu repris conscience dans le couloir, devant ta cabine, allongée sur le flanc, brûlante, la bouche grande ouverte à la recherche d'un peu d'air, baignée de sueur (la tienne) et de sang (le tien également). La lame de ta rapière enfoncée dans le ventre, par-derrière. La plaie n'était ni une hallucination, ni un mauvais rêve : le sang était encore humide, et la douleur atroce. Ton champ de vision se rétrécissait déjà tandis que tu tentais de refermer la plaie, de remettre tes intestins à l'intérieur, de recoudre, cautériser les veines, stabiliser tes organes en train de défaillir... mais tu étais déjà loin. Tu ne lirais jamais la lettre évoquant ta *mort imminente*. Tout ce que tu pouvais faire, c'était baigner le souffle court dans tes propres fluides, trop puissante pour mourir rapidement, trop

faible pour sauver ta peau. Tu n'étais qu'une demi-Lycteur, ce qui était pire que de ne pas l'être du tout.

De l'autre côté des hublots en plexi, les étoiles étaient masquées par les Hérauts du Monstre de la Résurrection qui battaient furieusement des ailes, bien décidés à tout faire griller à l'intérieur de la station. Quelque part au loin, tu crus entendre le cliquetis d'épées qui s'entrechoquent, sursautant à chaque crissement de métal. Toute petite déjà, tu haïssais ce bruit.

Tu te préparais à mourir en célébrant le Tombeau Scellé. Mais ta bouche idiote articula trois syllabes complètement différentes, trois syllabes que tu ne comprenais absolument pas.



PARODOS

Quatorze mois avant l'assassinat de l'Empereur

EN L'AN MYRIADE DE NOTRE SEIGNEUR, la dix millièmè année du Roi Immortel, notre Résurrecteur, le Chef Miséricordieux, Harrowhark Nonagesimus, Respectable Fille de la Neuvièmè Maison, assise sur le canapé de sa mère, regardait son cavalier lire. Elle frottait du pouce la mâchoire brodée d'un crâne de brocart, détruisant nonchalamment, en quelques secondes, les longues années de travail d'un dévoué anachorète.

Son cavalier était assis très droit dans le fauteuil d'étude, qui n'avait pas accueilli quelqu'un de sa corpulence depuis l'époque du père de celui-ci, et semblait sur le point de rendre l'âme. Ortus veillait scrupuleusement à ce que sa carrure imposante ne dépasse pas du fauteuil, comme si le moindre épanchement pouvait causer un incident diplomatique. Ce qui, comme le savait Harrow, était sa hantise.

— *Ni serviteurs, ni domestiques*, lut Ortus Nigenad, avant de replier la lettre avec un soin obséquieux. Je m'occuperai donc seul de vous, ma Lady Harrowhark ?

— Oui, répondit celle-ci, faisant vœu de patience.

— Sans le maréchal Crux ? Sans Aiglamene ?

— Eh bien, *ni serviteurs, ni domestiques*, dit Harrow, déjà agacée. Je pense que tu as déchiffré ce complexe code secret. Il n'y aura que toi, le premier cavalier, et moi, la Respectable Fille de la Neuvièmè Maison. C'est tout. Je trouve ça assez... intéressant.

Ortus ne semblait pas partager son avis. Ses yeux sombres, ourlés d'épais cils noirs qu'Harrowhark imaginait toujours sur un gentil petit animal domestique, un cochon, peut-être, étaient baissés. Il baissait perpétuellement les yeux, et ce n'était

pas par modestie. Les rides qui bordaient ses yeux étaient des marques de tristesse, celles qui barraient son front une tragédie délicatement mise en scène. Elle était contente de voir que quelqu'un (sa mère peut-être, l'insipide sœur Glaurica) lui avait maquillé le visage comme son père maquillait rituellement le sien autrefois, les mâchoires entièrement noires, pour représenter le Crâne Sans Bouche. Elle ne vouait pas de culte particulier au Crâne Sans Bouche, mais avec un maquillage aux mâchoires blanches, Ortus avait une tête de crâne dépressif.

Il y eut un silence, puis Ortus déclara :

— Lady, je ne peux pas vous aider à devenir Lycteur.

La seule chose qui la surprit là-dedans, c'était qu'il ose exprimer une opinion.

— C'est fort possible.

— Vous êtes d'accord avec moi. Bien. Je vous remercie pour votre clémence, Votre Altesse. Je ne saurais vous représenter lors d'un duel formel, ni avec la rapière, ni avec l'épée courte ou la chaîne. Je ne peux pas me présenter devant les autres premiers cavaliers en prétendant que je suis l'un des leurs. Ce mensonge me tuerait. Je ne peux absolument pas faire ça. Je ne serai pas capable de me battre pour vous, ma Lady Harrowhark.

— Ortus, répondit celle-ci. Je te connais depuis toujours. As-tu vraiment cru que j'imaginerais qu'on puisse, même dans le noir, même en étant un chien dément n'ayant jamais vu une lame de sa vie, te prendre pour un *cavalier* ?

— Lady, dit Ortus. C'est uniquement en mémoire de mon père que je me dis cavalier. Pour l'honneur de ma mère et parce qu'il n'y en a pas d'autre dans cette Maison. Je n'ai aucune des qualités requises pour l'être vraiment.

— Je ne sais pas combien de fois encore il faudra que je te le répète : j'en suis parfaitement consciente, dit Harrowhark, ôtant un fragment de fil de son ongle. Étant donné que l'intégralité de nos conversations tourne autour de ce même sujet depuis des années, j' imagine que tu vas m'exposer une nouvelle conclusion. Je suis impatiente.

Ortus se pencha en avant, les coudes sur les genoux, ses longs doigts joints. Ses mains grandes et molles (tout en lui

était grand et mou, comme un bon gros oreiller) se tendirent devant lui, implorantes. Harrow, malgré elle, était intriguée. Il n'avait encore jamais osé en arriver là.

— Lady, s'aventura Ortus, d'une voix rendue plus grave par l'hésitation. Si je peux me permettre... Si le devoir d'un cavalier est de porter l'épée... Si le devoir d'un cavalier est de protéger avec l'épée... Si le devoir d'un cavalier est de mourir par l'épée... N'avez-vous jamais pensé à **ORTUS NIGENAD** ?

— Quoi ?! s'exclama Harrow.

— Lady, dit Ortus. C'est uniquement en mémoire de mon père que je me dis cavalier. Pour l'honneur de ma mère et parce qu'il n'y en a pas d'autre dans cette Maison. Je n'ai aucune des qualités requises pour l'être vraiment.

— J'ai comme l'impression que nous avons déjà eu cette conversation, dit Harrowhark, en pressant ses pouces l'un contre l'autre, testant avec un malin plaisir la malléabilité de ses phalanges distales.

Un peu trop fort, et elle se froisserait un nerf. C'était un exercice que ses parents lui donnaient autrefois.

— Plus tu me répètes que tu n'as pas consacré ta vie à l'acquisition de qualités martiales, moins je m'étonne. Mais vas-y. Surprends-moi. Mon corps est prêt.

— Si seulement notre Maison avait produit un épéiste digne de nos jours de gloire, dit Ortus, songeur.

Il s'enthousiasmait toujours pour les scénarios qui ne lui demandaient ni de prendre les armes, ni de faire quoi que ce soit de trop difficile.

— Si seulement notre Maison ne se réduisait pas à *ceux qui gardent leur épée au fourreau*.

Harrowhark s'abstint de lui rappeler que cet état de fait était directement lié à trois choses : sa mère, lui-même, et la *Noniade*, son interminable épopée en vers en hommage à Matthias Nonius. Elle soupçonnait fortement que la citation qu'il venait de lui servir, en réussissant le tour de force de prononcer les guillemets, était tirée de cette fameuse épopée, qui en était à son dix-huitième tome et ne montrait aucun signe d'essoufflement, prenant même de l'ampleur, comme une avalanche mortellement ennuyeuse. Harrow était en train

de préparer sa réplique lorsqu'elle vit qu'une nonne servante était entrée dans la bibliothèque de son père.

Elle ne l'avait pas entendu frapper, ni entrer, mais ce n'était pas le problème. Le problème, c'était que le maquillage couleur cendre des nonnes ornait le beau visage de la Morte.

Ses mains devinrent moites. Dans ce scénario, soit la nonne était réelle, et seul son visage ne l'était pas, soit la nonne elle-même était irréelle. On ne pouvait pas simplement évaluer la quantité de masse osseuse dans la pièce et deviner. Les os enveloppés de chair émettaient une telle quantité de thanergie douce, trompeuse, que seule une idiote essaierait. Elle se tourna vers Ortus dans le faible espoir que son attitude l'aiderait à démêler le faux du vrai. Mais ses yeux étaient toujours rivés au sol.

— *Ceux qui gardent leur épée au fourreau* ont rendu de bons services à notre Maison, dit Harrowhark, d'une voix qu'elle espérait calme. Mais pour ta gouverne, c'est un vers bancal. Un peu comme toi.

— C'est un ennémètre, une forme traditionnelle : *Ceux qui gardent leur épée au fourreau...*

— Apprends à compter.

— ... *sans jamais la tirer dans la bataille.*

— Tu t'entraîneras avec la capitaine Aiglamene ces douze prochaines semaines, trancha Harrowhark, frottant ses pouces l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils soient brûlants. Et tu répondras aux exigences minimales attendues d'un premier cavalier de la Neuvième, ce qui, fort heureusement, se résume de nos jours à être aussi large que haut et capable de porter un certain poids. Mais il va falloir... me donner beaucoup plus que ton épée, Nigenad.

La nonne servante occupait toujours un coin du champ de vision d'Harrow. Ortus releva la tête sans qu'on comprenne s'il la voyait ou non, ce qui ne l'aidait vraiment pas. Il regarda Harrow avec cet air de pitié qu'il semblait toujours lui réserver et le désignait comme un étranger dans sa propre Maison, ce qui serait sans doute bien pire encore dans celle de la lignée de sa mère. Elle ne savait pas vraiment ce qui définissait Ortus. Mais c'était un mystère bien trop ennuyeux à résoudre.

— Que pourrais-je donner de plus ? dit-il, non sans amertume.

Harrowhark ferma les yeux, effaçant son visage soucieux ainsi que l'ombre de celui de la Morte, qui tombait sur le bureau. Cette ombre ne voulait rien dire. Les preuves physiques étaient souvent trompeuses. Elle effaça également la rapière rouillée qui grinçait dans son fourreau à la ceinture d'Ortus. Et l'odeur réconfortante de la poussière chauffée par le radiateur installé dans un coin de la pièce, mêlée à celle de l'encre fraîche dans l'encrier. Acide tannique, sels humains.

— Ce n'est pas comme ça que ça se passe, dit alors la Morte. Ces mots lui donnèrent une étrange force.

— J'ai besoin de toi pour cacher mon infirmité, dit Harrowhark. Tu comprends, je suis folle.

